CARNET MONDAIN.

6 Janvier—Bal des Chevaliers de la XIIe Nuit.
10 Janvier—Bal de Nérée.
12 Janvier—Bal des Mittens.
17 Janvier—Bal des Olympiens.
21 Janvier—Bal des Falstaffians.
24 Janvier—Bal des Mithras.
26 Janvier—Bal des Mystic Maids.
27 Janvier—Bal d'Obéron.
28 Janvier—Bal des Promothées.
1 Février—Bal des Atlantéens.
3 Février—Bal de Momus.
4 Février—The Carnival German.
7 Février—Arrivée de Rex.
7 Février—Procession et Bal de Prothée.
8 Février—Procession de Rex et Bal le Soir.
8 Février—Procession et Bal de Comus.

L'ACTIVITE DES DEMOCRATES A LA CHAMBRE DES REPRESENTANTS.

La politique ne renonce jamais à ses droits ; elle peut, pendant les vacances des jours de fêtes ou en d'autres jours, y paraître indifférente ; mais toujours elle y pense, toujours elle travaille à les faire triompher.

A tort ou a raison, on prétend dans certains milieux que les Démocrates, dès que les Chambres se réuniront ces jours-ci, déploieront une activité très grande jusqu'à la clôture de la session extraordinaire pour se rendre maîtres de leur assemblée, l'automne prochain.

Le leader démocrate de la Chambre, M. Champ Clark, a eu récemment l'occasion de causer avec ses collègues démocrates au sujet de la campagne à poursuivre pour obtenir le contrôle de la Chambre, et il est d'avis que si les Représentants de son parti sont unis, leur effort sera couronné de succès.

Un comité consultatif se formera dans le but d'inspirer, de conseiller le leader, comité qui sera composé d'un membre de chaque Etat qui a à la Chambre un ou deux démocrates. Il se consultera avec M. Clark quant à la ligne de conduite à suivre et à la législation à soutenir ou à combattre.

Les Démocrates gardent l'espoir que l'harmonie règnera dans leurs rangs toujours, lorsqu'il s'agira de questions importantes. La création du Comité consultatif les autorise à croire qu'il n'y aura plus au sein du groupe démocratique de divisions comme il y en a eu une au début de la dernière session congressionnelle, alors qu'il s'agissait d'adopter des règlements pour la gouverne de l'assemblée.

M. Clark semble avoir à cœur sa défaite à l'occasion de l'adoption des réglements en question ; et il ne compte pas peu sur l'appui de ceux qu'il appelle les insurgés du parti opposé. Il veut une révision des réglements, et travaillera à faire adopter une législation progressiste.

Lorsqu'un projet de loi ou une proposition sera présenté, s'ils en croient la nature révolutionnaire, les Démocrates, tout au moins M. Clark et ses lieutenants, veulent pouvoir y faire une opposition sérieuse.

S'ils ont l'occasion de paraître aux yeux de la nation, favoriser les plus populaires des mesures politiques de M. Roosevelt, ils le feront.

Cette façon de procéder semble être la meilleure aux leaders des Démocrates de la Chambre pour obtenir à la prochaine session du Congrès non seulement le vote des démocrates, mais encore celui des républicains radicaux qui, bien que progressistes, sont en minorité dans leur districts.

M. Clark est confiant dans le succès de la campagne qu'il entreprend avec ses corréligionnaires politiques et qui sera fructueuse l'automne prochain.

Mme Lalouette FRUITIERE BELLE-SOEUR DE ROI.

Chronique parisienne :

C'est au numéro 6 du passage d'Angoulême, avenue Parmentier, dans un logement exigu composé d'une chambre et d'une cuisine, que nous avons rencontré, récemment, une des sœurs de la baronne Vaughan, Mme Maria Lalouette, marchande de fruits au marché Albert.

C'est une femme robuste, énergique, à l'œil alerte, à la chevelure noire et calamistrée qui s'étage en coques savantes sur son front. Vêtue d'une robe de chambre d'étoffe écossaise à grands carreaux noirs et blancs, serrée à la taille par une cordelière, Mme Lalouette nous reçoit avec une parfaite simplicité et sans montrer la moindre fierté des liens qui l'attachent à la demi épouse du roi qui vient de mourir.

Elle nous prévient qu'elle possède fort peu de détails sur celle dont nous venons lui parler.

—Il y a si longtemps que je n'ai vu Caroline. Elle était la dernière enfant de la famille—nous étions treize—et lorsqu'elle eut quatorze ans, ce sont deux de nos sœurs aînées qui s'occupèrent de l'élever. A part le temps de notre petite enfance, nous n'avons jamais vécu ensemble. D'ailleurs, nous n'avions l'une pour l'autre qu'une très légère sympathie.

Depuis des années, j'ignore tout de sa vie. Je ne sais ni comment, ni où elle connut le roi Léopold. Je ne sais rien.... La dernière fois que je l'ai vue, c'est lors de la mort de notre père : il y a sept ans.

Mme Lalouette nous montre du doigt, au-dessus de la glace de la cheminée, la photographie d'un vieillard à longue barbe blanche. Nous ne pouvons retenir un geste d'étonnement.

— Vous trouvez qu'il "Lui" ressemble ?....Tous ceux qui ont vu ce portrait ont fait cette reflexion.

Notre interlocutrice poursuit :

— Depuis sept ans, je n'ai pas revu une seule fois Caroline, jamais je n'ai entendu parler d'elle ....Tenez, voilà tout ce qui me la rappelle.

Et Mme Lalouette, prenant sa lampe, nous montre, au dessus de son lit, une petite peinture assez légère, encadrée de feuilles d'acanthe en bois doré. C'est une œuvre très pauvre qui rappelle, par son mauvais goût, celles qu'on vend aux étrangers dans les villes italiennes.

—Elle a rapporté ça de Gênes à une de mes sœurs qui m'en a fait cadeau.

Nous demandons à Mme Lalouette si elle suppose que la baronne Vaughan s'occupera désormais de sa famille. Cette question la fait rire très haut :

— Elle ?....Vous ne la connaissez pas. Elle sait que je travaille du matin au soir, que je cours les marchés par tous les temps, que j'ai eu toutes les peines du monde — restée veuve de très bonne heure — pour élever mon fils, mais elle ne fera rien pour moi. D'ailleurs, je ne lui demande rien : heureusement, je suis solide.

Et après s'être campée solidement, Mme Lalouette nous dit sa vie : levée dès l'aube, elle va aux Halles acheter des fruits qu'elle revend au marché proche l'hôpital Saint Louis.

— Etes-vous satisfaite, au moins ? Les affaires marchent elles ?

—C'est un marché complètement tombé.... j'y gagne juste l'indispensable....Tenez, mardi, j'ai acheté pour 23 francs de poires; ce soir, j'en avais vendu pour 20 francs! Vous voyez que c'est un beau résultat!

Ces déboires commerciaux ne semblent point affecter la bonne humeur de Mme Lalouette qui, nous reconduisant, ajoute :

—Vous seriez bien aimable de rétablir l'état civil de notre famille; nous nous appelons Delacroix et non Lacroix. Et puis, papa n'était pas concierge à Bucarest : il était contremaître dans une fonderie de fer.

UNE LETTRE DE Mme REJANE.

Mme Réjane prépare aux Parisiens une des plus belles premières de la saison. Au milieu des soucis des dernières répétitions, elle vient de faire un de ces jolis gestes de bonté délicate qui, de sa part, ne surprennent personne et charment tout le monde.

Le directeur d'un journal parisien a reçu d'elle cette lettre :

Mon cher ami,

Vous me demandez des renseignements sur le nouveau spectacle de mon théâtre. "Madame Margot", qui vient interrompre un peu brusquement les représentations de la belle pièce de Romain Coolus ; mais "Madame Margot" a toujours dû passer pour les fêtes de Noël. C'est son moment et les bons rois mages seront ravis, j'en suis sûre, de laisser cette année un peu de place à leur camarade Margot qui fut une des plus spirituelles reines de France. Noblesse oblige! Quel spectacle, en effet, pourrait mieux convenir que celui de cette pièce pittoresque et amusante qu'Emile Moreau, l'un des auteurs de l'illustre "Madame Sans-Gêne", et M. Clairville ont eu la bonne grâce de m'apporter ? C'est, avant tout, une œuvre française dans la plus large acception du mot; française par sa franche et belle allure, par ses personnages, par la claire et savoureuse rudesse du langage et par l'évocation d'une époque de bravoure et d'élégance.

On y voit Henry IV en roi, et en vert-galant surtout, aux prises avec Marguerite de Valois, Henriette d'Entragues et Marie de Médicis, entouré de ses nombreux enfants. On le voit tel qu'il a dû être : familier et confiant avec ses amis, hautain et railleur avec ses ennemis, irrémédiablement faible avec les femmes qui amusèrent et encombrèrent sa vie. Et tout cela, femmes, maîtresses, enfants, seigneurs, soldats, artistes, amis, ennemis, vit au Louvre dans une pittoresque mêlée, dans un éblouissant cliquetis de spirituelles reparties, de galantes et dangereuses aventures, de soucis diplomatiques et de scènes de ménage qui, je dois le dire, n'ont pas beaucoup changé depuis le temps.

J'ai fait de mon mieux pour donner à cette œuvre le cadre qu'elle mérite. Amable et Jusseaume ont peint les décors ; Landolff a créé les costumes. Cela n'a donc pas besoin de commentaires. Ma troupe figure au grand complet dans la distribution de la pièce ; moi, si les décorateurs, les costumières, les antiquaires, les marchands de meubles, les armuriers m'en donnent le temps je jouerai le rôle de "Madame Margot" qui sera j'espère, le pendant de "Madame Sans-Gêne".

Il y a en plus des enfants qui sont de vrais bijoux ; j'ai découvert une petite Zambelli qui fera du tort à la grande.... mais dans très longtemps, car ma découverte n'a que cinq ans. Et si avec tout cela, Ventre-Saint-Gris! nous n'allons pas à la victoire, je me demande ce qu'il faut pour l'atteindre. Tout le monde autour de moi est radieux : tout le monde croit, tout le monde est bon prophète, à un tel point que moi aussi j'ai fini par croire. C'est toujours ça de gagné sur l'incertitude du lendemain.

Hier, dans un endroit triste où un triste événement nous réunissait, vous m'avez parlé d'une idée charmante et pieuse, celle d'élever un monument à notre pauvre et chère Alice Lavigne. Voulez-vous, mon cher ami, accepter la recette de la répétition générale de "Madame Margot ?" Grande ou petite je vous l'offre avec le consentement enthousiaste des auteurs et avec mon inaltérable amitié.

REJANE.

Ce journal demandait à ses lecteurs de lui envoyer leur obole pour l'aider à donner une tombe à la pauvre Alice Lavigne, qui a tant fait rire Paris, avant de connaître une fin si triste....

Mme Réjane offre, la première, un don magnifique, et il faut reconnaître là le cœur si sensible de l'illustre artiste, et la divination qu'elle a du cœur de Paris, qui est pareil au sien : en conviant les Parisiens au plaisir d'applaudir les premiers un bon et brillant ouvrage, elle accomplissait une belle et bonne œuvre.

Les meubles de la villa Steinheil aux enchères.

La vente des meubles et objets d'art provenant de l'impasse Ronsin a attiré ces jours-ci à l'Hôtel Drouot une affluence exceptionnelle.

Déjà, la veille, l'exposition avait été visitée par plus de quinze mille personnes qui avaient badaudement admiré le cartel historique marquant minuit dix, le portrait de Meg par Bonnat.

On remarquait aussi 2 rouets, quelques défroques de bal masqué et on considérait la signature de Steinheil au bas de quelques espagnoleries assez plates.

Dès une heure et demie, un cordon de gardiens de la paix avait peine à protéger les abords de la salle des Ventes.

A deux heures les enchères commençent. C'est une bousculade effroyable. Il est impossible de discerner les lots mis en adjudication et les quelques acheteurs disséminés dans l'assistance ne peuvent enchérir qu'au petit bonheur.

On débute par une collection de cruches cassées, de vases brisés et d'autres fragments de porcelaine.

Une soupière monte à 18 francs ; 3 assiettes décoratives ébréchées, 11 francs ; 2 pichets, 27 francs ; 5 plats fêlés, 21 francs : un panier plein de bibelots, 3 francs.

Ce sont ensuite des objets de peinture qui sont offerts. Des palettes, des pinceaux, quelques études sans intérêt.

Des toiles, signées Steinheil, sont vendues par lots 69, 40, 91 francs ; un Daubigny signé ne dépasse pas 91 francs.

LA VENTE STEINHEIL.

Un portrait de Mme Steinheil jouant du piano est mis aux enchères, 60 fr.

Et, après des ébauches de Daubigny, adjugées 42 et 95 fr., on revient à des œuvres de Steinheil : une scène de genre, les "Quémandeurs", fait 187 fr ; une aquarelle, 100 fr.; une toile qui figura au Salon de 1907, "Sénateur vénitien, 205 fr.; la "Partie de cartes", 70 fr.

Une tapisserie représentant le meurtre d'Holopherne par Judith a été adjugée 8 500 fr. ; le portrait de Mme Steinheil, par Bonnat, 3 600 fr.; des pastels anciens 700 et 800 fr.; l'horloge qui marqua l'heure du drame, 210 fr.; le portrait de Mme Steinheil par son mari, 180 fr.; un livre du temps de Louis XV, offert par le Président Félix Faure, 180 fr.; un fauteuil, 355 fr.; un piano, 305 fr.; un violon, 200 fr., etc.

Le total de la journée de vente a été de 25,198 francs.

Théâtre de l'Opéra.

C'est devant une salle très convenablement garnie que l'opéra de Humperdrick, *Haensel et Gretel*, et le ballet de Dilibes, *Coppelia*, ont été représentés hier soir au théâtre de la rue Bourbon.

Nous avons plusieurs fois dit ici ce que sont les deux œuvres, et avec quel faste elles sont montées. Aussi les revoit-on avec plaisir toujours, car chaque fois on y découvre des choses qui, aux représentations précédentes, avaient échappé à l'observation.

Le bal des Réveillonneurs de la XIIme Nuit se donnant demain, à l'Opéra, la 32me représentation d'abonnement a été avancée à ce soir ; et c'est *Carmen* qui en fera les frais, avec Mlle Sterckmans dans le rôle de la cigarière et M. Zocchi dans celui du brigadier.

Au second acte, Mlle Hansens, et au quatrième, Mlles Fabris, Hansens et Codolini figureront dans des ballets.

Samedi, une dernière fois, *La Juive* sera chantée par MM. Escalaïs, Huberty, Nubo, Coulon, Lacombe et Mmes Demedy et Cahuzac. A un des actes, le corps de ballet paraîtra.

A l'étude, *Le Prophète*, *Rigoletto* et *Roméo et Juliette*.

ORPHEUM.

L'exécution du nouveau programme de vaudeville de l'Orpheum enthousiasme véritablement ceux qui vont en foule y assister.

Tous les numéros sont de premier ordre et ils sont confiés à des artistes qui n'ont pas de supérieurs dans leurs genres respectifs.

MRS FISKE, DANS "SALVATION NELL"—TULANE.

TULANE.

Mme Fiske et la troupe dont elle est l'étoile, donnent aujourd'hui deux représentations de "Salvation Nell" au Tulane, et il y aura foule comme aux trois premières, car cette comédie de genre, d'une réelle valeur dramatique est jouée à la perfection. C'est un grand succès que tient le Tulane.

CRESCENT.

La très spirituelle et très gaie comédie-musicale qui a pour titre de "Golden Girl" fournit à Willard Curtiss et à ses partenaires une superbe occasion de se faire applaudir.

La salle était archi-comble aux deux représentations d'hier et il en sera de même jusqu'à la fin de la semaine.

Matinée demain.

WILLARD CURTISS,
Principal comédien avec "The Golden Girl Co., au Crescent.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 56 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL

TROISIÈME PARTIE

Un drame du mariage

I

L'AUBERGE DU LION D'ARGENT

(*Suite.*)

—Si on veut, je me charge de fournir un fameux plat avant l'ouverture et encore sans brûler de poudre.

—Quel plat ? dit le grand Follet.

—Une gibelotte donc, et même un bon râble de lièvre, si la société le désire.

—Et tu dis que tu n'useras pas de poudre ?

—Pas un brin !

—Un bout de laiton suffit !

—Parbleu !

Crépinet était très gai.

Le Cadet des Follet riait aussi mais il riait jaune.

Il avait l'amour de son métier.

La bravade du bossu l'agaçait.

Il lui versa un grand verre de vin, mais il dit, en le regardant au fond des yeux :

—On en relève souvent des bouts de laiton dans les taillis de la Mare-Goulet et dans les trous de haies des prés de la Forge.

—Ah !

—Ce n'est pas loin de la Hiboutière, et je connais un sentier commode pour y descendre des falaises au clair de lune.

Crépinet commençait à dresser l'oreille.

Le garde continua :

—Il y en a qui se croient plus malins que les autres parce qu'on les laisse braconner de temps en temps un ou deux levrauts ou quelque vieux bouquin. Mais qu'ils y prennent garde, on pourrait peut-être, une bonne fois, leur tomber sur le dos, si on essayait, au moment où ils y penseraient le moins.

Crépinet paya d'audace.

—Faudrait voir, dit-il en ricanant. C'est quasiment comme si vous vouliez mettre la main sur une fouine qui se coule tout doucettement le long d'un fossé.... Le jour, ça se pourrait, mais passé dix heures du soir, maître Follet, ça serait p'têt ben plus malaisé que vous ne croyez. A la vôtre !.....

Ils trinquèrent.

—Nos maîtres sont trop bons, reprit le garde, ou plutôt notre maître, puisqu'il ne nous reste plus que M. Jacques. Ils ne veulent faire de la peine à personne.....

Il ajouta avec intention :

—Surtout aux amis de mademoiselle Suzanne.

Le garde se reprit :

—Je veux dire de madame Dufresne.

Il prononça ce nom comme s'il lui eût écorché le larynx et il termina :

—Mais le jour où il nous lâcherait la bride sur le cou, gare la casse !

Le bossu riait toujours, mais avec un peu moins d'entrain.

D'ailleurs, la semonce s'était passée en douceur.

Les deux frères étaient d'honnêtes gens, sans fiel et sans malice.

L'aîné conclut après son cadet :

—Un bon avis, mon vieux Crépinet. S'il y a jamais du graboge dans le pays....

—A propos de quoi ?

—Est-ce qu'on sait ?..... A propos de tout et de rien !..... Mets toi toujours du côté des braves gens. C'est encore là que tu auras la chance d'être mieux traité.

Et comme le bossu le regardait en dessous en desserrant les lèvres, prêt à lui poser une question, le garde l'arrêta en disant :

—A bon entendeur, salut !

Manette avait servi le livarot avec une seconde bouteille de vin offerte par le patron et le livarot avait disparu tout entier dans l'estomac des trois compagnons.

Ce fut la maîtresse qui vint leur verser le café.

Les yeux du bossu devinrent d'une vivacité extraordinaire.

Il la dévorait du regard comme il avait dévoré le ragoût avec ses vilaines dents, avidement.

L'ancienne femme de chambre de la Coudraie ne pouvait pas passer pour une beauté.

Mais sa forme était à son apogée.

Ses traits étaient vulgaires, ses cheveux d'un châtain clair très banal, sa peau brune avait des rougeurs aux pommettes trop saillantes, ses yeux trop petits s'enfonçaient dans des orbites légèrement meurtries et bistrées.

Mais elle avait le diable au corps ; la prunelle pétillait de malice, les lèvres avaient la couleur du sang, les dents étaient blanches et bien rangées, le corsage plein et rebondi, tandis que la finesse de la taille en rendait le développement plus sensible et plus affriolant.

Et puis que voulez-vous ?

La sympathie ne se commande pas.

Le bossu de la Hiboutière ne trouvait rien de beau, de séduisant, d'entraînant, comme cette Louise, et il aurait donné toutes les princesses des contes bleus, s'il les avait eues à sa discrétion, pour le petit doigt de l'hôtesse du Lion d'argent.

Elle donna la main aux deux gardes avec une amicale familiarité et, en touchant l'épaule du bossu qui tressaillit comme sous le choc d'une torpille, elle l'apostropha d'un :

—Vous êtes encore là, vous, mauvais sujet !

—C'est un reproche? fit-il avec un regard de chien couchant.

Elle n'y prit pas garde et continua :

—Il y a longtemps qu'on n'a vu votre maître par ici.

—M. Dufresne?

—Bien sûr. Est-ce qu'il ne vient plus à sa maison de la falaise ?

—Presque tous les jours, à bicyclette ou en voiture, Mais il est tout le temps en promenade dans sa sacrée barque ou il reste enfermé des heures dans sa chambre.

—Pourquoi ?

—Vous lui demanderez ça quand vous le verrez....

—Il vous emmène dans son bateau ?

—Quelquefois.

—Savez vous nager ?

—A peu près.

—Pas trop, hein ?

—C'est vrai.

—Eh bien ! si vous tenez à votre peau vous feriez mieux de rester sur le plancher des vaches. Ce n'est pas sûr vos promenades.

—Vous plaisantez.... Aucun danger.

—C'est votre patron qui vous le dit ?

—Sans doute.

Elle se mit à rire :

—Après tout, avec lui vous ne risquez pas grand'chose. Si vous tombez à l'eau, il vous repêchera. En tout cas, la perte ne serait pas grosse !

Elle s'était assise près du bossu qui ronronnait comme un matou.

Le public devenait moins nombreux et la salle était à moitié vide.

Le déjeuner des trois compagnons s'était prolongé plus que de raison.

Elle s'adressa de nouveau à Crépinet :

—Alors il va passer son été au pays, votre bon maître ?

—C'est probable.

—Il s'amende donc ? Et son ami ?

—M. Tavernier ?

—Que devient-il? On ne le voit plus depuis quelques temps.

Crépinet déclara :

—Mais si, mais si. Vous n'êtes donc plus au courant !.... Seulement il descend à la Coudraie la plupart du temps. Quand par hasard il passe une demi-journée chez nous, ça lui paraît long .... il est très bien avec le docteur Bernay. Ils causent médecine ensemble et chiffons avec la vieille présidente qui le gobe. Il n'est pas mal non plus avec la jeune dame....

—Tiens, tiens, pensa l'ancienne femme de chambre, c'est drôle ! Madame qui ne pouvait pas le souffrir!

Elle insista :

—Alors il vient souvent ?

—Non.

—Et il reste longtemps ?

—Pas davantage. Seulement vous me dites:—On ne le voit pas !.... Je vous réponds :—Si .... quelquefois.

Crépinet ajouta :

—Et tenez, quand on parle du loup.....

Justement, Paul Tavernier, fringant, en cycliste distingué, un petit chapeau mou sur ses cheveux noirs, avec un costume gris poussière du drap le plus fin, des bas noirs dessinant une jambe parfaitement faite, sautait devant l'auberge à bas d'une bicyclette dernier modèle et, du seuil de la salle où Louise causait avec Crépinet et les deux gardes, il envoyait un salut amical à l'ancienne femme de